

# De l'influence de la religion sur les dictons météorologiques de la vallée de la rivière Saint-Jean : un aperçu de la Nouvelle-Angleterre

Roger Paradis

Number 5, 1995

Traditions orales d'Amérique française

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004544ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004544ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paradis, R. (1995). De l'influence de la religion sur les dictons météorologiques de la vallée de la rivière Saint-Jean : un aperçu de la Nouvelle-Angleterre. *Francophonies d'Amérique*, (5), 173–180. <https://doi.org/10.7202/1004544ar>

DE L'INFLUENCE DE LA RELIGION  
SUR LES DICTONS MÉTÉOROLOGIQUES  
DE LA VALLÉE DE LA RIVIÈRE SAINT-JEAN :  
UN APERÇU DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE<sup>1</sup>

Roger Paradis  
Université du Maine (Fort Kent, Orono)

En 1785, un petit groupe d'Acadiens exilés colonisa la haute vallée de la rivière Saint-Jean. Les vastes terrains alluviaux de cette région attirèrent aussi un groupe plus nombreux de colons du Québec. Il s'agissait là du territoire du Madawaska, objet de contentieux entre la Grande-Bretagne et les États-Unis. Les Indiens Malécites habitaient également le Madawaska où ils étaient relégués à une misérable réserve près de la rivière Madawaska. Des familles *yankees* arrivèrent au compte-gouttes en 1820 et construisirent leurs fermes sur la rivière Fish. Plus tard, toujours au XIX<sup>e</sup> siècle, un petit groupe de colons écossais et irlandais établirent des concessions à l'embouchure de la rivière Allagash. En 1842, le traité de Webster-Ashburton partagea ce territoire le long de la rivière Saint-Jean, et les familles se trouvèrent divisées politiquement<sup>2</sup>. Malgré cette frontière politique, la vallée demeura une communauté internationale possédant une langue et une culture communes. Cependant, les Américains du Madawaska étaient davantage soumis aux influences de l'assimilation que leurs cousins de l'autre rive, si bien qu'ils se trouvèrent petit à petit absorbés dans la réalité culturelle *yankee*. Par la force des choses, ils conservèrent des relations socio-économiques étroites avec leurs parents de l'autre bord qui représentaient, et représentent toujours, leur garantie contre une assimilation totale au sein du creuset américain.

L'objet de cette étude est la communauté française du Madawaska, dont bien des descendants se sont installés partout en Nouvelle-Angleterre et plus particulièrement dans l'État fortement industrialisé du Connecticut<sup>3</sup>. Ils y apportèrent leur langue et leur culture, y compris leur lot de dictons météorologiques. Certains de ces émigrés ont conservé le don ancestral de pressentir le temps qu'il fera.

Le Madawaska devint une voie importante d'accès à la Nouvelle-Angleterre pendant certaines périodes des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Les colons suivaient les portages traditionnels du Témiscouata à partir de Rivière-du-Loup, en suivant la rivière Madawaska jusqu'à la rivière Saint-Jean. Les Canadiens et les Acadiens avaient suivi ce trajet pendant trois siècles, dans un premier temps sous la bannière fleurdelisée, puis sous la croix de Saint-Georges<sup>4</sup>.

Les mouvements migratoires à destination ou en provenance de la vallée de la Saint-Jean reflétaient les aléas des conflits de frontière ainsi que les hauts et les bas du commerce du bois. En 1827, quand John Baker proclama l'indépendance de la république du Madawaska, l'émigration augmenta brusquement tandis que l'immigration s'effondra. Une fois ce personnage mis sous les verrous d'une prison de Fredericton, l'émigration se stabilisa. Les médiations de La Haye produisirent également des effets apaisants sur les imbroglios frontaliers. Le jugement rendu par le roi des Pays-Bas en 1831 fut estimé irrecevable par le Maine et le Massachusetts, si bien que les bûcherons du Nouveau-Brunswick reprirent l'abattage de plus belle. L'immigration remonta en flèche tandis que l'émigration battit des records de faiblesse. Le mécontentement dans le *Pine Tree State* culmina, en 1838, lors de la guerre d'Aro(o)stook, guerre qui s'acheva sans effusion de sang grâce à la mise sur pied du traité de Webster-Ashburton<sup>5</sup>. L'exploitation forestière tomba au point mort. L'immigration devint irrégulière à cause des incertitudes quant au résultat des négociations anglo-américaines. L'émigration augmenta brusquement. Le même chemin qu'avaient suivi les soldats loyalistes pour se rendre à Fort Kent servait maintenant de voie de sortie aux émigrants.

Après l'établissement définitif de la frontière, l'immigration reprit et augmenta rapidement<sup>6</sup>. La population passa bientôt de 3 500 en 1840 à 14 000 en 1870. Un taux de natalité élevé et un taux de mortalité bas (en particulier la mortalité infantile) contribuèrent aussi à cet accroissement. Les dernières concessions de part et d'autre de la rivière Saint-Jean ainsi que celles plus en retrait furent occupées. On aurait pu croire que les colons du Québec finiraient par envahir le comté à moins de leur faire barrage. Le développement des terres agricoles s'arrêta brusquement, dans les années 1870, quand les dirigeants du Maine vendirent le reste des terres boisées à une poignée de barons de l'industrie forestière. La situation était très similaire de l'autre côté de la rivière où le gouvernement vendit de grandes étendues des meilleures terres arables à la compagnie des chemins de fer du Nouveau-Brunswick. Le manque de terres arables était aggravé par les sols rocailleux et par la présence de collines se succédant jusqu'à la vallée du Saint-Laurent, comme si la nature et la politique s'étaient mises d'accord pour décourager la colonisation de ce territoire. Cela provoqua une brusque augmentation de l'émigration au profit de centres industriels comme Millinocket, Bucksport, Waterville, Pittsfield, Lewiston et Biddeford. L'émigration fut facilitée par le prolongement opportun de la ligne de chemin de fer Bangor-Aro(o)stook jusqu'à la vallée de la Saint-Jean. Certains émigrants se rendaient jusqu'aux villes *yankees* de Lowell, de Waltham, de Woonsocket et de Manchester. Le commerce du bois continuait à attirer des immigrants dont beaucoup restèrent et grossirent les rangs des prolétaires. L'industrie du bois présentait bien moins d'attraits que ne le faisaient la vie citadine et les revenus réguliers.

Ces mouvements migratoires se poursuivirent jusqu'à la Première Guerre mondiale, après laquelle il y eut une émigration massive en provenance du

Madawaska américain. Les années de prospérité étaient passées et il n'était pas question de revenir à l'autoconsommation. On abandonna les fermes les plus isolées et on les mit aux enchères. Au cours de ces années de dépression, le Madawaska perdit une forte proportion de sa jeunesse, au profit des villes commerçantes du Connecticut. En 1972, j'en ai rencontré dans les villes comme Waterbury, Southington, New Britain, Bristol et Hartford. Ils étaient indépendants économiquement et rudes à la tâche, si bien qu'ils connurent la réussite, la prospérité et même la richesse pour certains d'entre eux<sup>7</sup>. Les colons de la première génération avaient préservé leur culture ancestrale, mais leurs enfants avaient choisi l'anglais plutôt que le français comme première langue et connaissaient la tradition orale de façon plus nostalgique que pratique. Ce constat a été confirmé par des recherches sur le terrain qui se poursuivent actuellement. À part la musique, la disparition de la culture traditionnelle est généralisée et grandissante, surtout en ce qui concerne les dictons météorologiques. À mesure que les sciences progressent, ces dictons étaient considérés comme des vestiges du passé dont il fallait se débarrasser à la façon d'un bagage culturel superflu. Seuls quelques-uns ont survécu et, pour la plupart, dans leur version anglaise : « *The third makes the month* » ; « *Rain before seven clear before eleven* » ; « *Red sky in the morning...* » ; etc.

L'Église constituait l'un des piliers principaux de la société franco-américaine. On consultait le prêtre de la paroisse en cas de maladie, pour recevoir des conseils matrimoniaux et même pour circonscrire les feux de forêt<sup>8</sup>. Selon un témoignage, les colons avaient recours au prêtre pour appeler la pluie de leurs prières. À l'occasion, celui-ci aspergeait d'eau bénite un périmètre destiné à contenir un feu. Parfois même, il réussissait à empêcher un incendie de s'étendre en l'entourant de médailles de la Vierge placées sur des souches d'arbres ou accrochées à des branches. Lors des visites du prêtre à la paroisse, on avait l'habitude de le prier de bien vouloir bénir le foyer contre la foudre et les incendies. On comprend que les gens étaient terrifiés par la foudre, et rien ne pouvait les inciter davantage à se prosterner qu'un orage. Au moindre coup de tonnerre, la mère de famille se précipitait sur le flacon d'eau bénite et sur le rameau de buis béni pour oindre ses enfants. On faisait des signes de croix sur toutes les portes et les fenêtres. On allumait des cierges et les enfants se mettaient à prier avec ferveur. À peine avait-on fini d'égrener son chapelet que l'orage était terminé<sup>9</sup>.

Les messes et les neuvaines « pour les biens de la terre » étaient « de rigueur » pendant le printemps, l'été et l'automne : les saisons du renouveau. Des pluies trop abondantes ou des gelées printanières tardives pouvaient s'avérer catastrophiques pour les colons du Madawaska. Des nouvelles semailles impliquaient une récolte tardive et donc menacée par les gelées. Toutes les plantations devaient être achevées avant le dimanche de la Fête-Dieu, soixante jours après Pâques. C'était prendre un risque que de planter après cette date. Une mauvaise récolte pouvait entraîner une famine, comme la « grande disette » de 1796 dont les Madawaskains se souviennent encore

sous son appellation locale de « misère noire<sup>10</sup> ». Les mauvaises récoltes étaient monnaie courante dans la région frontière du Madawaska jusqu'à ce que les machines du XX<sup>e</sup> siècle aient diminué la saison des semailles et des récoltes, et par là même réduit les risques de gelées. Des pluies estivales trop abondantes menaçaient de faire pourrir les récoltes dans les champs. Un soleil trop ardent risquait de les faire sécher sur pied et de les anéantir. Des récoltes abîmées par le gel ou par des pluies persistantes ne se gardaient pas. « Le foin chauffait », m'a dit un fermier. Les bêtes sont difficiles et n'aiment pas le foin qui sent mauvais. Les céréales risquaient de se gâter. « De la farine qui chauffe goûte mauvais », d'ajouter le même fermier<sup>11</sup>. Par conséquent, les gens demandaient de la pluie mais pas trop ni trop souvent, et du soleil mais pas trop longtemps. Ils priaient aussi pour que Dieu leur épargne les ravages du gel.

De mémoire d'homme, la rivière Saint-Jean n'avait jamais débordé avant le XX<sup>e</sup> siècle. Les colons avaient bâti leurs maisons au-dessus du niveau de crue. Le sol de la forêt était couvert d'un épais tapis de mousse qui faisait éponge au dégel du printemps. Les assauts contre les pins géants s'interrompirent à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle après l'abattage de la forêt de sapins et de cèdres. Une fois le couvert des arbres disparu ou sérieusement amoindri, les crues présentaient une menace constante. Les colons dont les bâtiments se trouvaient dans la plaine d'inondation étaient particulièrement vulnérables. Ceux qui le pouvaient reconstruisaient leurs maisons sur des hauteurs, mais il était plus difficile de déplacer les granges et les étables. Face à l'adversité, les familles se réfugiaient dans la prière, motivées par une foi très vive. Les familles se rassemblaient parfois au pied d'un calvaire et priaient pour que la pluie cesse et que le froid hivernal s'en vienne afin que les rivières amorcent leur décrue. Dans une certaine paroisse, un prêtre marchait sur les berges de la rivière, son bréviaire à la main, pendant la saison des crues. Naturellement, les gens pensaient qu'il priait « pour pas que ça floode<sup>12</sup> ». Les gens pensaient que les prières servaient à quelque chose ; elles ne pouvaient sûrement pas faire de mal.

La plupart des dictons du Madawaska étaient inspirés par la célébration des fêtes religieuses du calendrier liturgique. Les dimanches et les fêtes d'obligation, par exemple, les gens observaient le prêtre avec soin pour voir de quel côté il fermait son missel. S'il le fermait « du côté de l'épître », cela annonçait du mauvais temps pour le reste de la semaine ; « du côté de l'évangile » était un présage de beau temps<sup>13</sup>.

Les premiers colons n'avaient pas de calendrier, mais ils possédaient une façon de deviner la longueur de chaque journée grâce au solstice d'hiver. Ils inventèrent ce poème non dénué d'imagination :

Du vingt décembre à Noël,  
les jours rallongent le pas d'une hirondelle,

## *Un aperçu de la Nouvelle-Angleterre*

Aux Rois,  
un pas d'oie (ou de coq).

À la Chandeleur,  
trois quarts d'heure (ou douze pas de coq).

Après le temps des Fêtes, on attendait impatiemment la fête de la Saint-Paul, le 25 janvier. On disait que le temps de cette journée déterminait le temps du reste de l'année. Le 2 février, la Chandeleur, occupait une place importante au calendrier avant de céder le pas à la marmotte américaine. On célébrait la Chandeleur au cours d'une messe où l'on bénissait les cierges. Pendant l'après-midi et la soirée, on quêtait de porte en porte pour les pauvres de la paroisse. On devait, bien sûr, consacrer un dicton à ce jour mémorable qui constituait, pensait-on, un tournant de l'hiver. Il y avait un joyeux proverbe à ce sujet : « À la Chandeleur, la neige est à sa hauteur ».

Le temps qu'il faisait le dimanche de la Passion était censé se maintenir pendant la Semaine sainte ; on disait que la provenance du vent, ce jour-là, influençait la direction du vent pendant les quarante jours suivants. On était inquiet, à cette période, à cause de la proximité des plantations du printemps. Le Vendredi saint, tout le monde s'attendait à du mauvais temps ; s'il faisait beau, le printemps serait tardif et froid. La précocité de Pâques annonçait un printemps précoce ; cela ne manquait jamais, même si on en ignorait la raison. Le dimanche après l'Ascension était un jour de réjouissance au calendrier liturgique et on estimait que c'était signe de temps ensoleillé. Quand il pleuvait, on pensait que cette pluie empoisonnerait le sol, comme l'indique ce proverbe : « À l'Ascension la pluie est poison. »

Le plus souvent, on attribuait le temps rigoureux à la disgrâce divine, mais il était possible d'expier ses fautes par des prières et des sacrifices appropriés. Le 14 avril, à la Saint-Marc, on pouvait, par exemple, faire dire une messe spéciale « pour les biens de la terre », suivie de la bénédiction des semences. Dans certaines paroisses, on célébrait cette cérémonie le cinquième dimanche de Pâques ou dimanche des Rogations, et les Rogations tombaient les lundi, mardi et mercredi suivants. Après les cérémonies religieuses, tout le monde attendait la pluie et tous étaient déçus si elle ne tombait pas.

Le mois de mai était particulièrement consacré au culte de la Vierge Marie. On espérait une température clémente, selon les mots de l'adage populaire : « C'est le mois de Marie, c'est le mois le plus doux. » On croyait que la première pluie du mois avait des qualités curatives spéciales comme l'eau bénite et qu'elle ne gâtait rien. Un fermier m'a dit que la pluie de mai « tuait les barbeaux (scarabées) », fort nuisibles ; raison suffisante de souhaiter de la pluie. On ne voyait pas la neige d'un bon œil, si tard dans la saison, mais on se rassurait avec la pensée suivante : « la neige du mois de mai enrichit la terre. » Dans le même ordre d'idées, on pensait que des précipitations abondantes en mai étaient signe de récoltes généreuses. « De la pluie en mai, bonne récolte de blé. »

Pour obtenir du beau temps les jours de noces, on invoquait Marie en accrochant un chapelet sur la corde à linge la veille au soir. Le dimanche après l'Ascension était habituellement une journée magnifique, mais on pensait que, s'il était gâché par la pluie, celle-ci « empoisonnerait la terre » et qu'il s'ensuivrait une période de sécheresse. On disait mille Ave en cas de sécheresse, de crue, de fléau ou de catastrophe naturelle, ou encore pour demander une faveur personnelle. On consacrait tous les samedis à la Vierge, cette sainte favorite dont on attendait du beau temps. Si, par contre, le temps était mauvais, il ne devait pas durer.

Il y avait trois jours fériés importants en juin, à commencer par le dimanche de la Trinité, suivi de la Fête-Dieu et de la Saint-Jean-Baptiste. On croyait que « quand il mouille à la Trinité, il mouille pour trois dimanches de suite<sup>14</sup> ». Le jeudi suivant le dimanche de la Trinité se célébrait la Fête-Dieu. Ce jour-là, il y avait une procession solennelle dans la communauté, dont le temps fort était une messe en plein air célébrée chez une famille de la paroisse. Tout le monde était présent à cet événement. Si cette célébration était interrompue par du mauvais temps, cela signifiait une mauvaise récolte, mais s'il faisait beau et que la cérémonie se déroule comme prévue, on était assuré d'une bonne récolte. C'est Samuel de Champlain qui a donné le nom de Saint-Jean-Baptiste à la rivière en 1605 ; ce saint est d'ailleurs le patron des Madawaskains. Sa fête est le 24 juin qu'on considérait comme le jour le plus long de l'année. Pendant les travaux du printemps, les hommes confiaient leur vie à ce saint et priaient pour obtenir du beau temps. Non seulement le grésil et la pluie rendaient les travaux des champs pénibles, mais ils les rendaient plus dangereux. On estimait que le temps de ce jour décidait du temps du reste de l'été, comme le précisait le dicton : « Quand il mouille à la Saint-Jean-Baptiste, il mouille pour sept dimanches de suite. »

Sous cette latitude septentrionale, il arrivait de geler jusqu'à la Saint-Pierre, le 29 juin. Ce jour-là, on comptait sur un orage car on croyait que la pluie était bénéfique pour les récoltes en plus d'être néfaste envers les insectes nuisibles ; par exemple, on disait : « Pluie à la Saint-Pierre tue les vers<sup>15</sup>. »

On fêtait la Saint-Martial et les sept frères martyrs le 10 juillet ; si par malchance il y pleuvait, il allait pleuvoir pendant quarante jours consécutifs.

La période des récoltes de septembre ne comportait pas de jours fériés. Ce qu'on nomme « l'été des Sauvages » ou « l'été de la Saint-Martin » commençait le dernier jour d'octobre et durait deux semaines. C'était également la saison où le clan des Malécites levait le camp afin de rejoindre ses quartiers d'hiver.

Novembre était « le mois des morts », mois lugubre qui indiquait l'arrivée de l'hiver ; la Toussaint, le 1<sup>er</sup> novembre, était annonciatrice de beau temps. Le 2 novembre marquait « le jour des Morts » où l'on imaginait les chers disparus de retour sur terre. Comme c'était un jour de deuil général, la pluie était normale. À la Sainte-Catherine, le 25 novembre, on espérait de la neige

fraîche. Il s'agissait de « la bordée de Sainte-Catherine » qui était l'occasion de faire de la tire de mélasse qu'on appelait « bonbon de Sainte-Catherine ». La tire était versée sur la neige fraîche pour la faire refroidir, après quoi on la roulait, l'étirait et la coupait en morceaux pour Noël.

Le 8 décembre ou fête de l'Immaculée Conception, on disait que « la neige qui tombe est pure ». C'était le jour où les enfants pouvaient avaler de la neige sans se faire réprimander par leurs aînés.

Le temps des trois dernières semaines de l'Avent devait décider du temps des trois dernières semaines de janvier. On disait : « Quand les Avents sont belles (ou mauvaises), les après sont mauvaises (ou belles). » On faisait attention au temps des trois premiers jours d'hiver car ils annonçaient le temps des trois mois suivants.

La veille de Noël, on attendait de la neige qu'on appelait « la bordée de Noël ». On surnommait « les journaux » les douze jours de Noël, du 26 décembre à l'Épiphanie. Cette période de douze jours donnait des indications sur le temps des douze mois suivants<sup>16</sup>. Il y avait un dicton à ce sujet : « De Noël aux Rois, marque le temps des mois. » Ainsi s'achevait le cycle météorologique d'une autre année liturgique.

Les dictons religieux sont aujourd'hui moribonds, victimes du passage du temps. L'instruction a démystifié les phénomènes climatiques et la science a remplacé la religion en matière de prévisions météorologiques. Jusqu'à la génération précédente, le météorologue était l'objet de moquerie et de dérision, mais ce n'est plus le cas. Entre temps, les satellites météo ont enlevé à la météorologie l'élément de conjecture. Les anciens ont maintenu nos prédictions météorologiques traditionnelles, mais ils ont eux-mêmes rejoint les rangs des sceptiques. À l'âge de 84 ans, grand-père résumait ainsi la situation : « Nous autres on était tend'é de croyance. Des choses qu'on avait attendu [entendu] répéter toute notre vie, bien, là, on prenait ça comme de l'argent comptant. On croyait ça dur comme du fer. Nous autres foullait lire le temps. Aujourd'hui, tu vires un piton puis le voilà. »

L'art poétique du dicton donnait de la couleur et du caractère au parler populaire; ces adages lui conféraient de la substance et de la personnalité. Les dictons religieux raffermisssaient la foi des gens et si, par hasard, l'un d'entre eux se confirmait par les faits, on en faisait un dogme populaire. Ce dogme rassurait les croyants contre l'adversité et, surtout, il donnait un sens à leur vie.

Ces gens nous ont laissé peu de documents écrits; c'est pourquoi ils ont généralement été laissés pour compte et souvent maltraités par l'histoire. On a fait d'eux la cible privilégiée d'insultes telles que « les pouilleux », « le troupeau » ou encore « la masse imbécile et rustre ». Alexander Hamilton les traitait de « bande de pourceaux ». Nous vivons à une époque riche de sa démocratie, et nous devons étudier les traditions orales de notre peuple pour pouvoir le comprendre. La voix du peuple est la voix de la démocratie : nous devons l'écouter.

1. Article traduit de l'anglais par Patrick Hallé, Université d'Ottawa.
2. On consultera l'excellente histoire de cette région par Thomas Albert, *Histoire du Madawaska*, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1920. Voir également, du Rév. Charles Collins, *The Acadians of Madawaska*, Boston, New England Historical Society Publication, 1870. On trouvera de la documentation dans le Fonds Prudent-L. Mercure, Archives nationales du Canada, MG 30, H12, 3 vol. L'impact des différends frontaliers sur la colonisation du Madawaska est traité dans l'article de Roger Paradis, «John Baker and the Republic of Madawaska», *Dalhousie Review*, Vol. 52, No. 1, 1972, p. 78-95.
3. Au sujet de l'émigration du Canada vers la Nouvelle-Angleterre aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, voir *L'Émigration québécoise vers les États-Unis, 1850-1920*, deuxième colloque de l'Institut français, *Vie française*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1962, 122 p.; «L'émigration des Canadiens français aux États-Unis», *Recherches sociographiques*, vol. 5, n<sup>o</sup> 3, 1964, Québec, Les Presses de l'Université Laval. Consulter l'introduction à l'histoire franco-américaine et à la culture de la Nouvelle-Angleterre d'Albert Reno (dir.), *A Franco-American Overview*, 4 vol., Cambridge (Mass.), National Dissemination Center, 1979-1983; l'étude du folklore franco-américain en Nouvelle-Angleterre de Luc Lacourcière, *Oral Traditions: New England and French Canada*, Québec, Les Archives de l'Université Laval, 1972; le texte de Roger Paradis, «Franco-American Folklore, a Cornucopia of Culture», dans Céleste Roberge, dir., *Vers l'évolution d'une culture*, Orono, University of Maine, 1973, p. 43-88. On trouvera des articles sur le folklore de la Nouvelle-Angleterre dans *Vie française. Le patrimoine folklorique des Franco-Américains*, sixième colloque de l'Institut français du collège de l'Assomption, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1986.
4. Nive Voisine, *Le Chemin du Portage de Témiscouata de 1783 à 1839*, thèse, Université Laval, 1958. Voir également Fr. Marie Victorin, «Le portage de Témiscouata», *Mémoires*, Société royale du Canada, vol. 1, n<sup>o</sup> 12, 1988, p. 55-93. Le portage Majarmette des rivières Chaudière-Kennebec constituait également une voie classique d'accès à l'État du Maine pour les immigrants du Québec.
5. Bien que dépassé, l'ouvrage de Henry Burrage sur ce sujet demeure excellent: *Maine in the Northeastern Boundary Controversy*, Portland (Maine), 1919. Le rôle de Baker est étudié dans l'article de Roger Paradis, «John Baker and the Republic of Madawaska, an Episode in the Northeastern Boundary Dispute», *Dalhousie Review*, Vol. 52, No. 1, 1972, p. 78-95.
6. Béatrice Craig est l'auteure des recherches les plus récentes à ce sujet: «Agriculture and the Lumberman's Frontier in the Upper St. John Valley, 1800-70», *Journal of Forest History*, July 1988, p. 125-137. Craig explique le rôle des liens de parenté dans l'immigration à destination de la haute vallée de la Saint-Jean. Cf. son article «Migrant Integration and Kinship Ties in a Frontier Community, Madawaska, 1785-1850», *Histoire Sociale / Social History*, n<sup>o</sup> 38, 1986, p. 277-297.
7. Le travail sur le terrain avait pour but d'enregistrer de la musique et des chansons populaires, mais nous n'avons pas négligé d'autres aspects du folklore, dont les dictons météorologiques. Nous en discuterons plus en détail dans une publication à venir. Les enregistrements ont été déposés aux Archives de folklore de l'Université Laval. Un grand nombre de chansons, de légendes et de contes contiennent un thème religieux; en voir l'inventaire par sœur Catherine Jolicoeur, *et al.*
8. *Notes de terrain*, 8-25-74, p. 31. Les incendies de forêt étaient le fléau de la vie des colons en raison des nombreux «abattis»; il arrivait qu'un «brûlis» que les «tasseux» croyaient éteint continuât à brûler en sous-sol et reprit ailleurs. *Notes de terrain*, témoignage d'Onézime Hébert, 11-2-72, p. 12.
9. *Notes de terrain*, 11-6-74, p. 31-32.
10. Thomas Albert, *Histoire du Madawaska*, *op. cit.*, p. 122-125.
11. *Notes de terrain*, 11-8-74, p. 33; 9-24-94, p. 6.
12. *Ibid.*, 9-24-94, p. 6-7.
13. *Ibid.*, 6-21-73, p. 29-30, *passim*. Voir aussi L.E. Huot, *Calendrier paroissial*, St. David (Maine), 1914, p. 7-18. Consulter également Stith Thompson, *Motif Index of Folk Literature*, Vol. 6, Bloomington, Indiana University Press, 1966, D2140.6.1 — Contrôle du temps par la prière à un saint; V233.6.1 — Les saints vus comme prophètes du temps; Q312.4 — Les limites du pouvoir de Dieu sur les éléments. L'apparition des numéros 3 et 4 sont des vestiges des Écritures.
14. *Ibid.* Voir également le 10 juillet, fête de la Saint-Martial.
15. *Notes de terrain*, 11-7-74, p. 32. Cette croyance s'étendait à la médecine populaire, si bien qu'on donnait parfois «de la pluie de Saint-Pierre» aux enfants pour les débarrasser de leurs vers. Voir aussi Marcella Bélangier-Violette, *Le Fait français du Madawaska américain*, thèse de doctorat, Collège Saint-Louis-Maillet, Edmundston (N.-B.), 1953.
16. Ailleurs, on croyait que les six derniers jours de décembre présageaient le temps des six derniers mois de l'année et les six premiers jours de janvier, celui des six premiers mois de l'année. Voir sœur Marie-Ursule, *La Civilisation traditionnelle des Lavallois*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1951, p. 167. Voir aussi Letha Curtis Musgrave, «Twelve Days of Christmas», *British Heritage*, Vol. 5, No. 1, 1984, p. 10-12.